

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 43

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communicationsS'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à
Porrentruy—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les Masques rouges

(Suite et fin)

C'est ainsi qu'à pendant que l'on faisait la fête chez don Antonio P... le *mogo* dormait comme un bienheureux, le corps enfoui au milieu des bottes de luzerne fraîche et parfumée.

Tout à coup un bruit de voix et un léger rayon de lumière vinrent réveiller l'enfant qui, cette nuit, par hasard, était venu prendre son poste habituel.

Caché au milieu des bottes d'herbage amoncelées dans le fond du rancho, il n'avait pas été aperçu par les hôtes inattendus de la maison isolée.

Quand Pedro Arzillo, c'est le nom du jeune pêcheur, eut reconnu les deux personnages assis sur une vieille caisse, ayant à leurs pieds une lanterne allumée, il eut peine à retenir un cri de surprise.

En effet, dans les deux hommes revêtus du puncho déguenillé des coureurs du *campo*, ne venait-il pas de reconnaître deux notables influents de l'*Azül* : dont Antonio P... et le juge de paix du département.

Instinctivement, il s'enfonça sans bruit, plus profondément dans la luzerne, se ménageant, toutefois, une ouverture par laquelle il pût voir et écouter.

Les deux compagnons restaient silencieux, mais bientôt un léger bruit à la porte leur fit relever la tête, et, l'un après l'autre, six hommes vêtus de même façon vinrent prendre place autour des deux premiers.

— Amis, dit don Antonio P..., nous vous avons convoqués pour vous prévenir que l'estancier Luiz Allazia, du district d'Olovaria,

aura jeudi prochain chez lui une somme de douze mille piastres fortes (60 000 francs) qu'il se propose de déposer le jour suivant à la Banque de la Province à *Azül*. Cette somme lui sera versée par le représentant de la société anglaise qui achète tout le blé et le maïs disponibles de la région. Prévenez donc les autres compagnons que vous savez pour que nous soyons tous en armes, et le mouchoir rouge sur la figure, au rendez-vous habituel. La porte d'entrée de la demeure d'Allazia doit être forcée à deux heures de la nuit.

Après ces paroles les bandits échangèrent rapidement quelques mots à voix basse, puis, un à un, ils disparurent, suivis presque immédiatement de don Antonio et de son complice.

Pedro, abandonnant sa pêche pour ce jour-là, retourna en toute hâte dans le logement qu'ils occupaient avec sa mère dans un quartier éloigné de la ville, et raconta ce qu'il avait vu et entendu.

La pauvre femme, saisie d'émotion au récit de son fils, ne perdit cependant pas la tête ; après avoir réfléchi un temps assez long :

— Pedro, dit-elle, ces gens sont trop puissants ; si nous parlons dans l'*Azül*, personne ne nous croira et l'on te fera passer pour fou !... Le mieux est de ne rien dire autour de nous. Voici ce que tu vas faire :

Rends-toi, de suite, chez notre voisin et ami, le marchand de faïence ; tu lui diras que je te charge d'une commission pour la tante qui demeure à Olovaria et tu lui emprunteras son cheval !). En partant maintenant, dans quatre

1) Dans la campagne argentine, les enfants, filles ou garçons, montent à cheval dès leur plus bas âge ; c'est ainsi qu'on en rencontre, se rendant à l'école, perchés à deux, souvent, sur le même animal.

rés à bon compte de cette alerte. Mon cheval s'est abattu sous moi ; si Lenorey, magnifique d'audace et de sang-froid, n'était venu promptement à mon secours, j'aurais passé un mauvais quart d'heure ; j'en suis quitte pour quelques égratignures, l'un de nos soldats a été atteint assez fortement à l'épaule, heureusement sa blessure est sans gravité. Ces petites escarmouches où, pris à l'improviste, il faut lutter un contre dix et plus, deviennent irritantes à force de se répéter ; tous nous leur préférons de beaucoup les grands combats.

8... — Aujourd'hui, chant du *Te Deum* dans la basilique du Pé-t'ang. Je n'ai rien vu de plus imposant, je l'eusse voulu près de moi. Le ministre de France, ses collègues des puissances catholiques, le général F... les colonels, et tous ceux qui ont défendu la légation de France y assistaient. Un bataillon en armes, avec les drapeaux,

ou cinq heures, au plus tard, tu seras arrivé chez don Allazia à qui tu raconteras tout ce que tu viens de me dire... Mais à lui seul, tu m'entends ! Dépêche-toi, mon Pedro, puisque c'est après-demain que les bandits veulent faire leur coup.

Dès que l'estancier menacé eut été prévenu par le brave petit homme de la tentative des *Masques rouges*, il réunit promptement ses voisins et meilleurs amis, et l'on tint conseil sur ce qu'il y aurait de mieux à faire.

Après une discussion animée, voici ce qui fut décidé :

Aussi secrètement que possible, on allait réunir dans les environs une troupe de fermiers, assez forte et bien armée, capable d'entourer les bandits lorsque ceux-ci tenteraient de pénétrer par force dans la maison.

De leur côté, Allazia et ses domestiques également bien armés, attendraient dans l'intérieur l'attaque de la bande.

Une cinquantaine d'hommes résolus devaient suffire à l'acte de justice qu'on préméditait : ils furent bien vite réunis.

Le secret fut admirablement gardé ; jamais conjurés n'agirent avec plus de prudence que les *justiciers* d'Olovaria.

La nuit du 23 au 24 septembre 188. est une date qui restera longtemps encore dans la mémoire des habitants de cette paisible localité. Les *Masques rouges*, arrivés à l'heure dite devant l'estancia de don Allazia avaient à peine donné un premier coup d'une pièce de bois, apportée comme bétail, pour enfoncer la porte massive de l'habitation, qu'ils furent entourés d'une fusillade venant de derrière eux ainsi que des fenêtres du bâtiment.

D'abord, et sans songer à riposter, la plu-

se tenait devant la porte principale ; rien n'égale l'émotion causée par cette cérémonie militaire et religieuse célébrée dans une église dont les vitraux brisés, la voûte et les murs éventrés, racontent éloquemment la violence des attaques successives auxquelles elle a été en butte.

12... — Le typhus règne avec force dans le rang des Européens, c'était fatal !... L'air vicié que nous respirons et les eaux empoisonnées par les cadavres qui jonchent le sol, s'entassant dans les puits et les fossés, dans cette partie de l'empire, devaient inévitablement engendrer ce fléau. Pour peu qu'il dure, il fera à lui seul plus de vides dans nos rangs que n'en ont fait tous les combats réunis. Nos soldats, épuisés par les privations et les fatigues, inhérentes à toute guerre, sont des victimes toutes désignées ; ils peuvent difficilement réagir contre ce mal, aussi beaucoup y succombent-ils.

Feuilleton du Pays du dimanche 41

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Nous nous sommes crus arrivés à notre dernière heure !... Mais tous les cinq nous étions bien décidés à défendre chèrement notre vie. Notre premier coup de feu mit sept de ces brigands hors de combat, le second coup ne fut pas moins heureux. Epouvantés les boxers prirent la fuite, nous les avons poursuivis sur un long espace, nous en avons atteint encore plus de dix autres. Ces pauvres diables meurent de faim et ils tentent maintenant de rentrer chez eux. Nous n'aurions certes pas ouvert le feu les premiers. En définitive, nous nous sommes ti-

part des bandits essayèrent de fuir, mais inutilement.

Complètement cernés dans la cour de la ferme par plus de soixante-dix hommes robustes et bien armés, tout espoir d'évasion était impossible ; ce que voyant, ils combattirent en désespérés.

Sept des brigands furent pris vivants ; les autres, au nombre de dix-sept, avaient été tués ou blessés mortellement sur place. Parmi les morts, auxquels on s'empressa d'enlever les mouchoirs rouges qui cachaient leur visage, on reconnut les corps de don Antonio P., le riche négociant, et du juge de paix du *partido*.

Le scandale fut énorme. La nouvelle de l'événement, portée à Buenos-Ayres, y causa une émotion sans pareille. Tous les parents des personnages ainsi découverts durent quitter le pays ; les captifs furent condamnés à la prison perpétuelle.

Le récompense de 2 000 piastres promise par la municipalité fut adjugée au brave petit Pedro et à sa mère.

Du reste, l'un et l'autre n'eurent plus de crainte à envisager l'avenir, l'estanciero Allazia se chargeant de pourvoir à tous leurs besoins, en reconnaissance de l'inoubliable service rendu par le jeune pêcheur à lui-même et à sa famille d'abord, ensuite à la population rurale tout entière.

(Globe Trotter.)

HENRI RENOU.

Le bouquet de Jeanne d'Arc

Blaise a douze ans ! Chétif blondin qui n'en paraît pas dix, pauvre être pétri de malaise et de timidité, sans mère pour développer et abriter sa nature fragile !

Son père, employé dans une banque, est ce que l'on appelle, par convention, un brave homme ; il ne frappe pas son fils, même dans les moments de colère, mais ne s'occupe pas de lui ; il s'enfuit, le soir, dans ses journaux et ne lui demande jamais ses places. Quand il l'a conduit pour la première fois au collège, il a répondu à la question :

— Que désirez-vous au point de vue religieux ?

— Cela m'est égal.

Le petit n'a pas été envoyé au catéchisme... De son enfance lointaine, perdue dans la

14... — Visite intéressante dans l'intérieur de la « Ville violette », cette mystérieuse et jusqu'ici inaccessible résidence des Fils du Ciel. Il a suffi d'un instant pour disperser et jeter au vent les merveilles si patiemment entassées pendant des siècles par la puissance et le génie, ainsi en est-il de tout ici-bas ; quel profond sujet de méditation !

Lenorcy m'accompagnait, ce garçon est une énigme pour moi. Il doit y avoir un grand chagrin dans sa vie, toute sa réserve et son énergie ne parviennent pas à le dissimuler !... Je t'ai parlé de lui plusieurs fois déjà, tu avoueras comme moi qu'il n'est pas naturel à son âge de professer un tel mépris de tout danger ; il ne semble jamais aussi satisfait que lorsqu'il est désigné pour un poste avancé. En ce moment où je t'écris il va et vient à quelques pas de moi, les bras pendants, le regard étrange et absorbé comme par une lointaine vision. En observant la tristesse et la gravité de ce jeune visage, involontairement cette strophe de Goethe me revient à la mémoire :

brume, comme toute enfance de souffreteux, il n'a retenu aucune notion de foi... Dans le logis du veuf, ni crucifix, ni tableau de piété... des images banales.

Blaise est un doux, il possède un cœur tout neuf aux sensations saines... il lui faut admirer et aimer, il faut que cette admiration et cet amour se fondent en adoration. Son esprit et son cœur ont horreur du vide, il leur faut un culte, et le culte à surgi ; la foi, qu'on lui dérobait, est venue jusqu'à lui, sous une autre forme.

En septième, il s'est passionné pour l'histoire de France... L'auteur de celle qu'il a apprise a certes dépouillé son récit de l'admirable sens *Gesta Dei per francos*, il a omis le côté divin de la mission de Jeanne d'Arc, mais il a respecté la grande Française, et la petite âme en peine de sublime a reconstitué inconsciemment l'aurole...

Désormais, Blaise aime, il croit, il vénère, il adore, il lit et relit maintenant, en sixième, l'histoire tapie au fond de son pupitre : il en vit... Le nom qu'il murmure le fait tressaillir. Ce pauvre être faible, presque disgracié, qui n'a sous les yeux que les trivialités de l'existence, que l'on a dépouillé d'idéal lorsque les autres connaissent Jésus enfant et Marie sa Mère, ce petit être a découvert seul un idéal, et un âme de dévouement, une âme vibrante s'est formée de cette âme vainement engourdie, une âme chevaleresque qui prouve d'innies douceurs, la rupture de la dure solitude a entrevu le culte caché.

L'autre jour, le collège s'est animé, il ne sait pas pourquoi : le pauvre n'a pas d'amis, ceux de sa classe sont plus jeunes que lui et tellement plus robustes ! Il ne joue que pour être bousculé, il ne parle que pour recevoir en réponse un dédaigneux haussement d'épaules.

Des groupes se sont formés, tout s'agite, les surveillants sont soucieux, le proviseur et le censeur restent à leur fenêtre. Trop timide et trop malmené, il n'ose se glisser dans les groupes... mais, tout à coup, un nom frappe son oreille.

Jeanne d'Arc !

Ils parlent de Jeanne d'Arc ! Ils l'aiment donc, eux aussi, ces grands qui prennent de belliqueuses attitudes et serrent les poings...

Tout son être tressaille, il s'élance, car il ne redoute plus rien... il veut savoir, il saura...

Soudain le groupe près duquel il se trouve, s'écarte brusquement, les voix s'élèvent plus haut encore que tout à l'heure, les unes réson-

« Les larmes qu'on ne pleure pas,
Dans notre âme retombent toutes ;
Et de leurs patientes gouttes,
Martèlent le cœur triste et las.
Sa résistance enfin s'épuise,
Le cœur s'affaiblit...
Il est si grand !... rien ne l'emplit.
Et, trop fragile... tout le brise ! »

Un sanglot étouffé monta aux lèvres de la jeune fille, son regard navré rencontra celui du baron.

— Pourquoi l'avoir laissé partir ? murmura celui-ci. C'est regrettable, assurément. Mais, que diable, il n'y a pas de quoi mourir de chagrin tous les deux pour cela ! Je vais lui écrire et le chapitrer, cela lui fera du bien à ce garçon.

Une expression de vive souffrance se répandit sur le visage de Chantal.

— Si vous saviez, oncle Georges !...

— Quoi donc ?

— Je vous le dirai, mais pas ici, murmura-t-elle. Oui, il faudra lui écrire, non pour le gronder, mais pour l'encourager, pour le consoler !
(A suivre.)

ment claires comme des appels de clairons, d'autres sont discordantes et rauques.

Blaise entend un grand s'écrier en se précipitant sur un autre :

— Misérable, ne répète pas cela !

Et tous deux roulent à terre.

Blaise s'enhardit tout à fait ; il arrête un élève qui court.

— Que se passe-t-il ? en interrogeant, la voix étranglée.

— Ils se battent à cause de Jeanne d'Arc...

Et lui, les yeux ouverts tout grands, comme devant une vision merveilleuse, dans un bonheur d'entendre répéter le nom aimé, dit :

— Pourquoi ?

— Parce qu'un professeur a dit d'elle de vilaines choses pas vraies du tout. Alors nous irons à 5 heures porter des bouquets à la statue et crier : Vive Jeanne d'Arc ! On nous arrêtera, on nous bousculera, tant pis ! Nous crierons plus fort : Vive Jeanne d'Arc !

Les autres crieront : Vive Jeanne d'Arc ! Ils seront frappés peut-être ! et lui !...

Dans l'âme de ce pauvre petit baptisé qui ne connaît pas son Dieu surgit la suprême attraction du martyre.

— J'irai avec vous dit-il...

— Non, nous n'emmènerons pas les si petits que toi ; ils pourraient être piétinés.

Blaise a baissé le front... il ira.

La manifestation est en marche vers la statue de Fréniel, mais par groupes, pour éviter d'être arrêtée sur sa route.

Ils sont graves, ces collégiens, ils portent des gerbes de fleurs ! ils sentent si jeunes qu'ils soient, qu'ils accomplissent quelque chose de grave et de grand...

En vain cherche-t-on à étouffer en eux l'âme française : elle anime ce sang issu d'une même race de tant de sociétés diverses.

Petits-fils des héros de la grande armée, descendants des Croisés, des bourgeois de Paris, fils d'employés modestes, dont l'aïeul laboure les champs, ils communient dans un sentiment sublime qui rapproche de Dieu ceux qui en sont le plus loins.

Blaise ne possède que cinq sous, l'argent de son goûter et du tramway qui le ramène chez lui ; il a faim, il est las, une de ses pauvres jambes traîne péniblement... Avec ses cinq sous, il a acheté deux bouquets de violettes.

De loin il suit un groupe...

Les lycéens arrivent enfin... mais la police barre la rue et s'oppose à leur passage.

Un grand, un philosophe s'écrie :

— Vous êtes là comme les soldats anglais autour du bûcher de Jeanne ! Mais nous ferons ce que les gens de Rouen n'ont pas fait...

Et ces jeunes gens, presque des enfants encore, forcent la haie de ces hommes, en vain ils cherchent à les refouler, le cri qui sort de leur poitrine décuple leur force.

— Vive Jeanne d'Arc !...

Ils sont parvenus jusqu'à la grille, ils passent, les fleurs à ceux qui la touchent déjà.

Blaise s'est faufilé derrière eux : à genoux il a glissé ses fleurs entre les barreaux...

Il joint les mains autour de ces barreaux, il reste là, haletant, comme en extase, il vient d'accomplir quelque chose pour Jeanne d'Arc ! lui qui n'était pas dans les rues de Rouen pour crier à l'Anglais sa douleur et son indignation !... Lui qui n'était pas un de ces chevaliers qui combattaient à ses côtés, il a pu néanmoins lui témoigner que de toute son âme il était tout à elle... Une poussée formidable se produit, Blaise est renversé, on le saisit par la jambe douloureuse, il se sent frappé, on le lâche, il se sent piétiné, puis toute sensation s'abolit...

Il reprend connaissance... Où est-il ? Dans une salle remplie de monde. Un prêtre à lon-